

Une lettre du prince de Metternich à la duchesse de Dino très peu de temps après la mort du prince de Talleyrand

par Claude Beauthéac

Klemens Wenzel von Metternich est un diplomate et un homme d'Etat autrichien tout à fait incontournable. Il fut ambassadeur de l'empire d'Autriche en France pendant trois ans, de 1806 à 1809, puis ministre des Affaires étrangères de cet empire pendant trente-huit ans, cinq mois et cinq jours, de 1809 à 1848.

Ses relations avec Talleyrand ont évidemment connu des hauts et des bas. En particulier, lors du Congrès de Vienne, Talleyrand ne l'aime pas et l'appelle «le blafard» à cause de la pâleur de son visage. Dans ses lettres au roi, dans ses lettres intimes, il se plaint continuellement de lui, le trouve frivole, vague, fat et faux (1).

Cependant, moins d'un mois après le décès du prince, Metternich écrit à la duchesse de Dino le 09 juin 1838 une lettre d'une grande noblesse et qui mérite d'être rappelée en entier.

«Vienne, le 09 juin 1838.

Vous ne serez point surprise, ma chère Dorothée, si je saisis le moment actuel pour vous donner un signe de vie. Vous connaissez ma vieille et constante amitié pour vous et si le cours des événements influe sur les démonstrations qu'un homme placé dans mon cadre peut et doit se permettre, un esprit de votre trempe sait faire leur part aux sentiments et aux circonstances.

Je vous écris aujourd'hui pour vous assurer de la vive part que je prends au mérite que vous vous êtes acquis par l'influence que vous avez exercée sur les derniers moments du prince de Talleyrand. Je connais en effet celle qui vous appartient dans le dénouement du long drame et, si je vous en remercie, ce n'est pas seulement au nom de l'amitié, mais en me plaçant sur un champ bien autrement étendu.

Vous me connaissez assez et si vous ne me connaissiez pas, ma vie publique, cette vie si longue déjà et si constante dans ses errements, vous eût appris que je suis du nombre des hommes qui savent distinguer ce qui appartient aux hommes et aux choses. Doué de cette faculté, j'ai toujours été juste envers feu votre oncle ; je crois l'avoir connu mieux et deviné plus juste que beaucoup de ceux qui ont été en

un contact non interrompu avec lui et je n'ai dès lors point énoncé le sentiment de la surprise quand j'ai appris le congé qu'il a pris de ce monde. En faisant ce qu'il a fait, il s'est acquis un véritable mérite, et les mérites de cette espèce sont inséparables du triomphe des principes ! Les adversaires aujourd'hui les plus virulents du défunt seraient devenus ses prôneurs les plus chauds, si au lieu de se placer sur le terrain de la vérité, il avait abondé dans le sens de l'anarchie. Ce que valent les hommages des anarchistes, ce n'est pas mon jugement à leur égard qui peut être mis en doute ! Dites-vous que vous avez été le soutien d'un grand bien et dont la portée dépasse beaucoup le foyer domestique. Vous éprouverez dans ce sentiment de la joie que partageront vos amis.

Si je puis vous être utile, ne me ménagez pas. Je désire en toute occasion servir la vérité. Si donc vous deviez vous sentir le besoin de faire contredire dans des voies tierces des calomnies ou rectifier des faits, adressez-vous avec une entière confiance à moi, pour tout ce qui peut rentrer dans le cercle de mon action sur l'esprit public dans l'étranger. Je dispose à cet effet de moyens que beaucoup d'autres n'ont pas et cela pour la raison toute simple que, dans nos temps si pitoyables, il a beaucoup d'hommes qui me croient parce qu'ils savent que je ne sais point me donner de démenti à moi-même. Je ne ferai au reste que remplir dans l'occasion un devoir d'amitié tant à votre égard qu'à celui du défunt. Sa ligne politique et la mienne se sont souvent croisées, sans qu'il en soit dérivé de froissements entre nos individualités.

J'ai eu pour M. de Talleyrand un véritable attachement personnel et je ne mets pas en doute qu'il n'ait éprouvé le même sentiment à mon égard. Nos esprits ont dû se rencontrer dans le positif et, aussi souvent que tel est le cas, les hommes peuvent se réunir et se séparer sans inimitié.

Conservez-moi votre bonne et ancienne amitié et comptez sur la sincérité de celle que je vous ai vouée d'aussi loin qu'il vous souviendra».

(1) Emmanuel de Waresquiel, Talleyrand, le prince immobile, ibidem, page 463.

Source : Emile Dard : Napoléon et Talleyrand. Paris, 2017, Editions de Fallois, pages 332-333.